

Repartir du travail, précaire ! Sur Patrick Cingolani, Révolutions précaires. Essai sur l'avenir de l'émancipation

Giovanni Campailla



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/grm/732>

ISSN : 1775-3902

Éditeur

Groupe de Recherches Matérialistes

Référence électronique

Giovanni Campailla, « Repartir du travail, précaire ! Sur Patrick Cingolani, Révolutions précaires. Essai sur l'avenir de l'émancipation », *Cahiers du GRM* [En ligne], 8 | 2015, mis en ligne le 12 décembre 2015, consulté le 01 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/grm/732>

Ce document a été généré automatiquement le 1 mai 2019.

© GRM - Association

Repartir du travail, précaire ! Sur Patrick Cingolani, Révolutions précaires. Essai sur l'avenir de l'émancipation

Giovanni Campailla

RÉFÉRENCE

Révolutions précaires. Essai sur l'avenir de l'émancipation, Paris, La découverte, 2014

- 1 Depuis les années 1980, la domination dans et par le travail s'est déployée sous la forme du précaire. Le « précaire » est celui qui vit une condition de travail fragmentaire et intensifiée, sous la menace constante non seulement de se retrouver au chômage, mais d'être tout aussi bien disqualifié socialement. Le travail se manifeste comme une expérience qui forme l'identité d'un individu dont la subjectivité est de plus en plus subsumée par le système managérial. Mais, en tant qu'expérience, le travail se manifeste aussi comme le lieu principal de la reconnaissance : le lieu où non seulement la subjectivité est subsumée en tant que support du capitalisme, mais aussi où peut être revendiquée une autonomie excédant les logiques économiques.
- 2 C'est en insistant précisément sur un mot aussi polysémique (p. 5) que « précaire », que le sociologue Patrick Cingolani, dans son livre *Révolutions précaires. Essai sur l'avenir de l'émancipation*, cherche à décrire les traits d'une « politique du précaire » qui, tout en s'opposant aux nouvelles formes d'exploitation, ferait émerger des possibilités émancipatrices. En inscrivant le précaire dans la dimension « sociétale » – une dimension qui n'est pas limitée aux conditions matérielles mais implique la manière dont les valeurs sociales sont vécues dans l'intime et le quotidien de l'individu - l'auteur voit dans les luttes de ces nouvelles subjectivités non plus une simple revendication d'augmentations salariales, mais bien plutôt une aspiration à trouver dans le travail une autoréalisation

créative et expressive. Ces luttes, précise Cingolani, qui découlent de l'héritage refoulé de Mai 68, essaient d'expérimenter au sein du capitalisme une forme singulière d'émancipation visant à se soustraire aux contraintes économiques, et ont « diversement su conjindre le marxisme et la critique libertaire de la technique et de la domination bureaucratique, la critique du modèle de consommation et l'anticipation des risques écologiques » (p. 10).

- 3 Toutefois, arracher les revendications des précaires à un paradigme productiviste, ne signifie pas éviter de prendre en considération la production économique. Ainsi, Cingolani consacre de nombreuses pages aux moyens par lesquels les mécanismes d'exploitation capturent l'autonomie du travailleur, en en intensifiant l'activité et en le forçant à se transformer en « entrepreneur de lui-même ». En effet, Cingolani est bien conscient que la recherche d'une gratification personnelle constitue le point d'accroche de ces mécanismes : beaucoup de jeunes, en particulier célibataires, pour accéder à un « travail qu'ils aiment », se jettent dans une variété d'emplois précaires leur permettant de vivre ; et le travail qu'ils aiment, très souvent, n'est pas (ou il est mal) rémunéré. Le meilleur exemple est clairement celui des travailleurs de l'industrie culturelle lesquels, pour pouvoir accéder à un travail gratifiant, sont forcés à subir l'instabilité économique et existentielle. Cependant, le désir de s'accomplir à travers le travail se trouve également dans les groupes moins qualifiés.
- 4 La conception du travail comme épanouissement, explique Cingolani, ne devrait pas être considéré comme une adhésion acritique à l'idéologie néolibérale managériale. Certes, cette conception peut tendre vers le narcissisme, mais l'aspiration à l'autonomie peut être comprise comme une lutte pour la reconnaissance de soi au sein d'une communauté dans laquelle les traditionnelles identifications ethniques, religieuses ou de classe sont désormais en crise. Si les précaires se font reconnaître « dans ce qu'ils font plutôt que dans ce qu'ils sont » (p. 43), alors ils peuvent être porteurs d'une fonction critique et conflictuelle fondée sur le paradoxe – déjà souligné par Marx – d'une liberté qui est aussi contrainte.
- 5 Pour insister sur ce paradoxe entre l'exploitation et l'émancipation, Cingolani se réfère à la figure de Louis Gabriel Gauny, le philosophe parqueteur du XIXe siècle dont les textes ont été étudiés par un penseur de l'émancipation tel que Jacques Rancière. Selon la lecture ranciérienne, Gauny suspend esthétiquement le temps de la subordination en ouvrant une nouvelle temporalité « chez soi », tout en reconnaissant néanmoins qu'une telle possession de soi reproduit l'exploitation sous la forme de l'auto-exploitation. Toutefois, pour Rancière, cette autonomie individuelle, en tant qu'anticipation utopique d'une autre vie, n'est pas simplement la complice d'une structure de domination, car elle garde la capacité de se transformer en geste collectif – ce qui s'est effectivement produit dans le mouvement ouvrier au XIXe siècle. Ainsi, dans son interprétation de la tension qui habite Gauny, Cingolani met l'accent sur ce qu'il appelle « dispositif plébéien » d'émancipation, pour comprendre, de façon anachronique, les ambivalences dans lesquelles se trouve pris le précaire d'aujourd'hui.
- 6 Après avoir examiné les résultats d'une enquête menée en 2012 auprès des travailleurs intellectuels précaires en Île-de-France, Cingolani indique les contradictions de cette quête d'autonomie : tout d'abord, cette activité précaire rend les revenus aléatoires, d'où une inégalité sociale qui divise les précaires en raison de la possibilité de se soutenir à travers les ressources familiales, ou de la nécessité de payer un loyer ; en outre, la

recherche de la réussite sociale est toujours susceptible de déboucher dans l'aliénation totale face à l'imaginaire entrepreneurial.

- 7 Tout en considérant ces pathologies sociales, Cingolani cherche à voir l'autre côté de la contradiction, celui qui permettrait la recomposition subjective d'une « politique du précaire » qui doit faire face à des conditions très disparates. C'est dans ce sens que, pour le sociologue, il faut prendre au sérieux « la charge affirmative, et même alternative, de cette relation à l'autonomie » (p. 86) et refuser le mythe suivant lequel l'âge d'or du salariat était aussi l'âge d'or de l'émancipation : déjà Marx faisait remarquer que « la division du travail est l'assassinat d'un peuple » (p. 88-9). Cela ne signifie pas qu'il faudrait renoncer aux acquis institutionnels du salariat ; mais il faut reconnaître que l'histoire du mouvement ouvrier est marquée par la revendication d'une liberté s'opposant aux contraintes économiques.
- 8 L'objectif du sociologue français est de s'interroger sur une dynamique démocratique « post-industrielle » (p. 113) capable de surmonter la fragmentation des travailleurs imposée par un capitalisme de plus en plus délocalisé ; une action politique qui, contrairement à ce que les syndicats traditionnels ne sont plus en mesure de faire, se confronterait à la pluralité des expériences précaires et trouverait, pour ces dernières, de nouvelles formes de protection sociale. D'où l'accent mis sur les réseaux auto-organisés par lesquels une « démocratie post-industrielle » pourrait surgir : des mouvements des chômeurs aux expériences de partage des espaces de travail, en passant par les manifestations joyeuses de « San Precario ».
- 9 Il s'agit donc de repartir des luttes qui sont déjà présentes dans le rapport individuel au travail et qui indiquent la nécessité d'élaborer un horizon alternatif à la logique capitaliste. Une nouvelle sociabilité contre le solipsisme qu'engendre le néolibéralisme ; une reconfiguration de l'espace urbain dans lequel le quotidien des vécus s'exprime ; une sobriété nouvelle s'opposant au consumérisme : voilà quelques uns des traits de la « politique du précaire » que Cingolani voit surgir de la « dimension affective du travail » (p. 133) et qui présentent un lien très étroit avec le potentiel utopique du XIXe siècle. Un potentiel qui – comme les recherches de Rancière l'ont montré – s'est déployé dans l'émergence de la capacité ouvrière de transformer sa propre souffrance dans le lieu de travail en scène conflictuelle d'où naît une subjectivité échappant à la domination.

RÉSUMÉS

En insistant sur le mot polysémique « précaire », Patrick Cingolani montre, dans son ouvrage *Révolutions précaires. Essai sur l'avenir de l'émancipation*, qu'il faut repenser le travail comme le lieu d'élaboration d'une sociabilité alternative à la logique capitaliste. Sa réflexion porte sur une « dimension affective au travail » qu'il voit déployé aujourd'hui de façon très similaire à la manière dans laquelle elle s'est manifestée dans l'émancipation au XIXe siècle, notamment chez le menuisier Louis-Gabriel Gauny.

INDEX

Thèmes : philosophie sociale, philosophie politique, sociologie

Index chronologique : XXI^e siècle, XIX^e siècle

Index géographique : France, Europe occidentale

Mots-clés : travail, émancipation, précaire, Rancière Jacques, Gauny Louis-Gabriel

AUTEURS

GIOVANNI CAMPAILLA

Giovanni Campailla est doctorant en Philosophie politique et Histoire de la pensée politique à l'Université de Rome 3 en cotutelle avec l'Université Paris Ouest-Nanterre-La Défense.

giovanni.campailla@hotmail.it / giovanni.campailla@uniroma3.it